

maît. Mon Anglaise se leva avec ses deux filles, ses nombreux paquets, et forma aux pieds de l'enfant une nouvelle colonie ; mais comme la place était exiguë, elle posa avec le plus grand sang-froid un cabas très-lourd sur les jambes roses du nourrisson qui se réveilla. La jeune mère était outrée. Les Allemands présents se mirent à éclater du rire le plus large, le plus carré. Deux Français commencèrent à pérorer avec beaucoup d'indignation, pendant que la dame repoussait le cabas, que maintenait d'autorité l'Anglaise en disant d'un ton calme : " No, no, no..." La victime était une Provençale qui parlait peu, mais avait beaucoup rougi. Je ne sais si notre ministère eût intervenu, mais, à tout hasard, je posai le panier à terre. Albion le releva et repoussa assez vivement les jambes de l'enfant, en articulant : " Mauvais, mauvais..." Et la dame le tira en arrière pour faire place au cabas maudit.

Telle fut la conclusion : je ne pus m'empêcher d'admirer à quel point la politique d'envahissement est naturelle à ce peuple. Il n'y avait eu, de la part de cette lady, ni impatience, ni malice, mais agression instinctive, vouloir persévérant et sans scrupule. L'Angleterre agit dans l'Inde, dans le Texas et l'Orégon, précisément comme cette femme s'était comportée sur ce banc. Elle avait l'air doux, la physionomie noble et respectable. Peu de minutes après, comme si rien ne se fut passé, elle caressa l'enfant, et lui donna des bonbons. Mais la mère les lui arracha vivement et jeta ces friandises avec dédain. Il me sembla que le marmot eût préféré l'entente cordiale avec son indemnité.

Ces incidents avaient lieu comme nous passions devant Andernach, et me rappelèrent les inimitiés séculaires de cette ville avec Linz : elles remontaient à une ancienne guerre terminée par un massacre, à la suite duquel les habitants d'Andernach eurent les oreilles coupées par leurs voisins. Les meurtres s'oublient, mais il paraît que les oreilles coupées deviennent sourdes à toute miséricorde. Autrefois, les prêtres d'Andernach faisaient chaque année en place publique un sermon contre les gens de Linz, et inoculaient dans l'âme de leur auditoire une telle rage, qu'il s'ensuivait des excursions terribles sur le territoire de Linz. Cette coutume dura jusqu'à l'occupation française. Andernach, des bords du Rhin, à l'air d'une cité romaine où le moyen âge commence à naître : il y a surtout une vieille porte de ville, qui paraît fort curieuse. Elle perd peut-être à être vue de près.

Les premières collines qui précèdent le Rheingau commencent à monotonner autour du fleuve aux environs de Muhlhoffe. C'est là qu'habita le comte Henri de Sayn, doué d'une vigueur prodigieuse : son épée pesait vingt-cinq livres. Un jour qu'il revenait de la croisade, fort empressé d'embrasser sa femme, son fils, il serra si tendrement la tête de ce dernier, qu'il lui enfonça dans le crâne les quatre doigts et le pouce, et l'écrasa comme un œuf. On ajoute qu'il en eut beaucoup de regret.

Ces coteaux, qui se rapprochent peu à peu du Rhin, se composent d'un tuf nankin, assez bien assorti à la pâleur du ciel et aux teintes grises de l'eau. Toute cette campagne est claire et vitreuse comme un tableau mal empâté ou comme une aquarelle anglaise.

Cependant, peu à peu les fonds se bituminent, en même temps que sur la gauche s'élèvent des hauteurs plus accidentées ; le Rhin s'élargit au-dessus de deux ou trois îles, et l'on aperçoit le profil menaçant et crénelé du fameux roc d'Ehrenbreitstein, précieux voisin qui tour à tour a défendu ou menacé Coblenz, agenouillée sur l'autre rive ; ce point important a reçu le nom de

Gibraltar du Rhin. Heureusement nous ne prenons pas au pied de la lettre les figures de rhétorique. Ehrenbreitstein est un géant bravache qui montre les dents et une poitrine bardée de fer ; mais, en l'abordant par derrière, on réussirait à lui sauter sur la croupe.

Un vrai touriste ne passerait pas là sans visiter cette formidable citadelle ; je préfère avouer la profonde mélancolie que me cause l'aspect des forteresses, mélancolie sans charme, mêlée d'effroi et qui me serre le cœur. D'ailleurs, il eût fallu des permissions sans nombre, et ce lieu n'offre, à mon sentiment, que deux objets curieux : un écho qui répond, pourvu qu'on lui joue du cor, ce qui me semble prétentieux de sa part, et un puits de cinq cent quatre-vingt pieds de profondeur, où il n'est peut-être pas permis de faire des ronds. Les échos, à la longue, impatientent ; je ne sais pourquoi l'on dit qu'ils *répondent*, tandis qu'ils se bornent à répéter à satiété les questions qu'on leur adresse, ce qui n'est pas le propre d'une nymphe intelligente et bien élevée. D'ailleurs, un écho virtuose, comme celui d'Ehrenbreitstein, est d'un mauvais exemple, par la cohue d'instrumentistes qui courent. Les Français ont fait retentir, en 1799, ce fort imprenable, d'un fracas inaccoutumé, lorsque l'ayant pris, ils en firent sauter la poudrière. Cette citadelle peut contenir quatorze mille hommes, avec des vivres pour cinq ans. Si j'avais l'honneur d'être général d'armée, je passerais probablement à côté, en poursuivant ma route : c'est peut-être un des nombreux motifs qui font que je ne le suis pas.

IV.

Coblenz : Saint-Castor.—Fontaine Napoléon.—Les rues.—Le dernier émigré.—L'hôtel du Géant, etc.

Le soleil du soir empourprait les côtes, lorsque le bateau à vapeur vint s'amarrer au quai de Coblenz, située, comme son nom l'indique, au confluent de la Moselle. Avant de toucher terre, on voit, sur la rive, deux tours romanes très remarquables vers lesquelles je m'empressai de courir. Saint-Castor est, parmi les églises byzantines qui bordent le Rhin, l'une des plus anciennes et des plus pures. La voûte repose sur des colonnes corinthiennes, et les basses-neufs, à plein cintre, ayant tassé, les demi-cercles se sont élancés en laissant de l'espace autour de la clef, ce qui a fait croire à quelques archéologues que les voussures étaient primitivement surbaissées. Il n'en est rien ; seulement, les fissures ont été successivement mastiquées avec soin.

C'est de Saint-Castor que provient le plus ancien monument de notre langue, qui commence à pousser, comme de la mousse, sur l'édifice latin, vermoulu et rongé par le temps et les idiomes du Nord. Le fameux traité de paix de 860, entre Charles le Chauve, Louis le Germanique et Clothaire, fut arrêté et juré sous ces voûtes carlovingiennes, que, plus tard, fit retentir Saint-Bernard, prêchant la guerre sainte. Ce sont ces portes sacrées que le gibelin Henri le Vieux vit se fermer contre lui. On est obligé d'admirer là, comme dans plusieurs basiliques du pays, des tableaux de Zick, à l'égard desquels nous serions froids, s'il ne fallait respecter les préjugés.

Sur la place il y a une fontaine assez noire, et contre le piédestal, ces mots :

EN 1812

MÉMORABLE PAR LA CAMPAGNE DE NAPOLÉON

CONTRE LES RUSSÉS,

FAIT SOUS LE PRÉFECTORAT DE JULES DOAZAN.